

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 29

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :

Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

FETE DU BOIS

COUP de sifflet, main levée, l'agent de police arrête la circulation. Les gens massés sur les trottoirs se précipitent au centre de la place et forment la haie. Au tournant de la rue apparaissent deux rangs d'agents, en tenue de parade, alignés et raides comme des soldats de plomb. Ils avancent à petits pas secs, à la manière des automates sur le point de s'arrêter... on aimerait donner un ou deux tours au remontoir, pour les faire aller plus vite ! Enfin, derrière les musiciens en sueur, après les officiels cocardés... les enfants pim-pants et barriolés, tellement jeunes et jolis, qu'on les prendrait tous pour des filles ! Et la maman, rouge de fierté, gesticule pour attirer l'attention de sa « petite ».

— Paulette ! Paulette !

Mais l'enfant, tout à son affaire, ne voit rien, n'entend rien. Dame ! ce n'est pas si facile que ça, de marcher en cortège, devant tout ce monde qui vous regarde, et puis, il y a les musiques et la jolie robe qu'il ne faut pas plisser et les boucles et le gros papillon qu'on aimerait resserrer un peu, l'ombrelle, l'éventail... et la maman dépitée, se tournant vers son mari :

— Tu vois quand même, elle regarde exprès de l'autre côté, pour me faire enrager !

Juché sur un tabouret, le photographe déroule son film... Que d'enfants bien lavés, bien peignés ! On pense à la somme de travail, de soucis, de joie qu'ils représentent. Passent les accordéons fleuris, les fifres stridents, les clairons à cordons rouges. Maintenant, c'est la fin. Comme un vapeur, le cortège creuse un large sillon et entraîne derrière lui, un remous de parents, de badauds... et presque malgré soi, on est aspiré à sa suite.

... Par dessus les arbres, nous arrivent des bouffées de ritournelles, des pétards, et ce bourdonnement d'une foule excitée, d'une foule de gosses. Devant moi, une fillette monte avec sa maman, une tante et la grande sœur, et comme je les dépasse, j'entends la maman :

— Alors, raconte-nous un peu, ce que tu veux acheter ?

Et la petite, pendue à son bras, en détachant les syllabes et en élevant le ton à la fin des mots :
— Une sucette, un sifflet et une ombrelle !

Elle a dû certainement réfléchir longuement avant, parce que la réponse est venue tout de suite, sans hésitation. Une sucette, un sifflet et une ombrelle ! eh ! voilà un petit bout de femme qui sait ce qu'elle se veut ! Tout d'abord, la gourmandise, puis le chahut, et enfin la coquetterie, parce qu'on est une fille que diable ! Sans doute, dans dix ans, l'ordre des termes sera-t-il interverti ! Mais aucun des trois n'aura disparu : les douceurs, la musique et... la toilette, brave petite, va !

Un peu plus loin, une autre maman, son petit garçon à la main, parlait à un monsieur d'un certain âge, peut-être l'oncle ou le parrain, ou simplement une connaissance. Et tout à coup, il se pencha vers le gosse :

— Alors, tu montes aussi à la fête, toi ? Qu'est-ce que tu veux t'acheter là-haut ?

Le gosse leva la tête vers sa maman, la tourna de côté, un peu craintif (un petit garçon a toujours l'impression qu'on va le gronder et lui in-

terdire justement ce qu'il désire !) enfin il dit, tout doucement :

— Un pistolet...

Le monsieur eut un bon rire et cligna de l'œil vers la maman qui n'osa rien dire :

— Un pistolet, c'est bien ça !

Et tirant de sa poche, un porte-monnaie luisant et usé, il y prit une pincée de pièces qu'il lâcha dans la main du gosse.

— Tiens, voilà pour t'acheter des amorces !

Le petit referma sa main gauchement, devint tout rouge et leva sur l'homme des yeux brillants. La maman, confuse, protestait...

— Laissez donc, madame, on a été gamin nous aussi, on sait ce que c'est !

Et l'homme partit à son travail, aussi content que le gamin ! Peut-être avait-il connu, étant gosse, de ces désirs tenaillants qu'on n'arrive pas à satisfaire entièrement parce que les sous filent vite !

Et je me rappelais un certain galopin possédé par la rage du carrousel ! Je ne sais pas si vous avez connu cette passion, c'est quelque chose de terrible et de... délicieux. Le maître distribuait bien les trois billets réglementaires, mais qu'est-ce que vous voulez faire avec trois tours de carrousel ? Juste de quoi vous mettre en train ! Il s'agissait de se débrouiller, pour en faire le plus possible ! Notre gosse entreprenait les filles qui lui passaient un ou deux billets. (Elles ont tout de suite mal au cœur !) Mais déjà au milieu de l'après-midi, il n'en avait plus un. Collé à la barrière, il regardait les autres tourner dans les rires, agrippés aux chevaux, serrés sur les bancs au velour râpé. C'étaient alors des carrousels poussés à bras d'homme. Les malheureux, courbés sur les tiges de laiton, étaient trempés de chaud ! Dame, au milieu de juillet et avec un chargement pareil ! Alors ils envoyaient un gamin remplir une bouteille à la fontaine voisine. Il fallait guetter le bon moment pour se présenter... quand on entendait :

— Dis-donc, Louis, envoie-voir un gosse remplir la topaze !

Un bras se passait par dessus les piquets :

— Moi, m'sieur, ça m'fait rien d'aller !

Alors, l'homme tendait le litre :

— Tiens, fiston ! Et que ça grouille !

Et notre gamin filait en jouant des coudes. Il revenait comme par hasard, juste au moment où le carrousel « s'emmodait » passait à la barbe de l'agent de plantation.

— Ou va-t-il celui-là ?

— M'sieur, c'est de l'eau pour les hommes !

— Ah, bon !

Et d'un saut, il était sur la planche, tournant déjà, et y restait jusqu'à la fin du tour !

A chaque litre vidé, c'était un tour de carrousel gagné. Je vous assure qu'on poussait à la consommation. Et comme ça n'allait jamais assez vite, on vidait la bouteille à moitié pleine, aux véhémentes protestations des forains.

— Attendez, je vais vous en chercher de la fraîche !
Benj. Guex.

Mise au point. — Tu ne m'as épousée, geint l'épouse en larmes, que parce que mon pauvre oncle m'avait laissé deux cent mille dollars.

— Je proteste contre cette calomnie, ma chérie. La preuve, c'est que je t'aurais épousée quelle que soit la personne qui te les ait laissés.



ONNA FREQUENTACHON

CN valet avâi enviâ dè sè mariâ. Quand on est ein adzo dè cein, qu'on a bon renom et qu'on n'est pas avoué rein, n'ia rein dè mi que dè sè tsertsi 'na galéza pernetta, kâ vaut bin dè mi dè sè cajolâ à doug dè s'embétâ tot solet. Cè valet étâi tot coumeint lè z'autro po cein qu'ein est dâo défrou ; l'avâi bouna santè, prâo galéza frimousse, et l'étâi on dzeinti coo, que l'avâi don bin lo drâi dè sè tsertsi onna mâiti ; mâ lo pourro drolo n'étâi diéro alleingâ, et sein ètrè on gros tâdié, c'étâi on espèce dè tiu dè pliomb que n'avâi pas dè l'esprit à reveindrè, et on bocon simpliet, que cein n'est favorablo s'on vâo contâ fleurette, kâ n'ia pas : cé qu'a dâo boutafrou, onna leinga bin peindiâ, que sâ bin djazâ et qu'est ein mémo teimps dégourdi et galé luron, a pe vito ein-dzaublâ 'na pernetta qu'on potu que ne pipè pas lo mot ; à mein que lo gaillâ aussè prâo mouniâ et que la gaupa satsè d'avanço que le porrâ teni la borsa et menâ lo bobet pè lo bet dâo naz. Et onco ! la mâiti dâo teimps 'na grachôsa sè vâo pe vito einfaratâ d'on galé luron bin reveilli quand bin n'est pas retso, què d'on patapouffe à grossa courtena.

Noutron gaillâ, don, s'étâi amoratsi dè 'na bouébetta dâo veladzo, et sein pi savâi se la lurenna s'ein tsaillesâi, l'allâvè totès lè nés, quand l'avâi gouvèrnâ et fé la patoura, veilli per tsi sta gaupa, iò restâvè achetâ vâi lo fû sein pipâ on mot, tanqu'è contrè lè houit hâorè et demi, n'hâorè, iò se lèvâvè ein faseint : « Foudrâi prâo s'allâ reduirè ! » Et s'ein allâvè ein deseint bouna né ; et l'étâi ti lè dzo lo mémo commerce.

Lo père et la mère dè la felietta sè peinsâvont bin que vegnâi po oqu'è ; mâ coumeint ne desâi rein, ne savont pas trâo à quiet s'ein teni.

— Petètrè que sè geinè dè no, se fe on dzo la fenna à se n'homme. S'on s'ein allâvè sta né po lè laissi solets. Lo pourro valet est timido ; mâ l'est on bon soudzet que n'est pas dè mepresi, que n'est pas avoué rein, et sarâi on bon parti po noutra bouéba.

— Bin se te vâo ! repond l'homme, allein veilli sta né tsi lo cousin Sami.

Dévaï lo né quand lo lulu est arrevâ, lo père et la mère dè la felhie lâi ont de que l'étiout d'obedzi dè sailli et sont partis ein lo laisseint solet avoué la donzalla qu'a relavâ lo soupâ et que s'est messa à brotsi ein après. Mâ lo lulu n'avâi pas mé dè leinga què lè z'autro dzo. Portant après on hâora de teimps, s'est décidâ à lâi dèrè oqu'è, et lâi fâ :

— Philippine !

— Que vâo-tou, Dzaqu'è ?

— Ame-tou la campouta âi ravès ?

— Oi.

— Eh bin, t'es bin sâdte.

Et l'est tot cein que l'a de. L'est restâ onco prâo grantenet et l'est parti coumeint dè cou-tema.

Quand lo père et la mère sont revegnâi et que

l'ont su coumein la veillâ s'étâi passâie, l'ont trovâ que lo gaillâ étâi portant on bocon trâo novigo. La bouéba n'ein a pas revollu ouré parâ; l'ont fê comprendre à l'amoeirâ dè ne pas reveni et la frequentschon ein est restâ quie.

Jean Peitrequin : **Au petit bonheur...** à défaut du grand. — Editions de l'Imprimerie Vaudoise, Lausanne, et chez tous les libraires.

Le « petit bonheur », c'est celui qui est à la portée de tous lecteurs, et que tant de gens laissent échapper, parce que, souvent, l'on s'attarde à rechercher le « grand », presque toujours insaisissable.

M. Jean Peitrequin, auquel ses lecteurs, de plus en plus nombreux, vouent une amitié fidèle, mêlée de reconnaissance pour le plaisir qu'il leur procure, a eu la sagesse de reconnaître tôt la source de ce bonheur, qui est dans l'acceptation de la vie quotidienne, avec ses satisfactions, modestes souvent, mais réelles.

« Au petit bonheur » est, si vous voulez, la troisième partie de cette trilogie qui débuta si heureusement par « Les mains dans les poches » et « Monsieur et Madame » et dont le succès, chose rare en Suisse romande, fut immédiat, et d'ailleurs pleinement justifié.

Le lecteur y trouvera le même style vif et sans surcharge, la même richesse d'observation, la même philosophie souriante, dont l'exemple est si précieux en ces temps difficiles. C'est, ici encore, une suite de scènes, de notations, de dialogues, d'images dont chacun est à même de vérifier, par son expérience personnelle, la parfaite justesse. Et vous y retrouverez aussi le charme que vous aimez, et qui est fait d'abandon au rêve, d'un sentiment poétique des choses et de la nature, et de ce goût de l'évasion, qui toujours sommeille en nous.

« Au petit bonheur » vous fera passer des heures agréables, où et à quelque moment que vous le lisiez. Car son auteur est de ceux qui vous parlent amicalement et dont on croit entendre, toute proche, la voix parfois malicieuse et toujours inaltérablement gaie.

Nous publions ci-dessous un des récits de ce volume :

SUR QUATRE ROUES

Lettre à un sédentaire.

Cher vieux copain,

Rousseau, qui ne connaissait pas encore le plaisir de se balader dans la torpédo d'un ami à qui incombent tous les devoirs et tous les soucis, prétendait que la meilleure façon de voyager consiste à aller à pied.

Tu vas encore plus loin, comme tous les gens immobiles : tu prétends, toi, qu'on ne voyage bien qu'en demeurant mollement étendu dans une chaise aussi longue que possible.

Tu dis qu'ainsi couché tu traverses les océans sans mal de mer, les montagnes sans sueur et sans danger, les plaines sans tristesse, et les vastes cités sans contraventions. Tu vis sur des rêves impersonnels, mon pauvre vieux, illustrés par des cartes postales...

Non seulement l'Espagne reste pour toi le pays des oranges, des brunes cigarières et des fiers hidalgos flemmards; la France la nation des grandes pensées et des petites femmes; la Norvège une blanche région qui se tord les côtes en fiords; l'Angleterre un pays de riches lords et de colonels retraités; l'Allemagne la patrie des chopes et des philosophes; l'Italie celle du macaroni, du couteau, des clairs de lune pour voyages de noces, etc.

Mais encore tu te fais de la Suisse une image étonnamment fautive, issue de préjugés, de vagues souvenirs livresques et de photos truquées. Parce que tu as connu, dans une pension-famille, au temps de ta vie de garçon, un Thurgovien qui raflait les meilleures portions de blanquette de veau, tu ne veux pas déborder de l'idée que la Thurgovie est peuplée de bâfreurs.

Bâle restera toujours pour toi la ville des millionnaires et des fauves étrillés tous les matins. Tu affirmes ne pas pouvoir mettre les pieds à Berne sans avoir envie de casser un vase, de pousser des cris séditieux, ou encore de jeter des carottes aux gardiens de la fosse aux ours. Tu ne vois dans l'Oberland qu'une contrée vivant de l'exportation des fromages et des petites bonnes à tout faire. Le reste est à l'avenant!

Tu te plains souvent, car tu l'as constaté naguère, à l'époque où tu te déplaçais encore de temps à autre avec mauvaise humeur, qu'on s'i-

magine la Suisse, à l'étranger, d'une façon ridicule : Des verts tapis de mousse battus tous les matins par des femmes de ménage fédérales, un pays de grottes arrangées aux flancs de toutes les vallées, avec un gouvernement de bovaïrons, siégeant en demi-cercle sur des chaises à traire de bois sculpté.

De quoi te plains-tu, toi qui ne connais pas ton pays!

Avec l'auto, mon vieux, tu restes confortablement assis, presque mieux qu'en chaise-longue. Ce n'est pas toi qui te démène pour aller voir par-ci, par-là, comment notre petit monde helvétique est fait. C'est le pays qui se déroule devant tes yeux, avec ses clairs matins, où sur les sources, flottent de légers rêves de brumes, avec ses crépuscules qui agrandissent le ciel jusqu'aux étoiles...

Tu savoures, sans trop t'y attarder, la fraîcheur des forêts, quand le moteur, comme encouragé, se met à tourner plus rond. Tu dis que justement ce bruit de moteur dérangerait tes songes et gênerait ton plaisir? Mais non! Il les bercera, tes songes! Tu pourras t'assoupir et les longues secousses te feront mieux apprécier la souplesse des ressorts.

Le pays change sans cesse et se modifie à chaque tournant de la route qui fuit... Pendant la nuit les arbres prennent des airs dangereux de décors à deux dimensions, les yeux des chats et des chiens luisent comme des feux-follets, et l'on roule sans rien voir, étrange sensation de mystérieux voyage...

Il y a les villages innombrables qu'on traverse sans trop se presser, et dont on ne retient que la silhouette d'un clocher, ou la courbe d'un vieux mur, ou la douceur fleurie d'une humble fenêtre entrouverte...

Il y a les lacs et les nuages, les formes et les contours, tout l'extérieur infiniment divers suivant le lieu, le jour, l'heure et l'éclairage.

Mais il y a aussi l'atmosphère d'un petit endroit où l'on s'arrête pour passer la nuit, la tonnelle sous laquelle on mange, en prolongeant les minutes heureuses par des cigares qui n'en finissent plus. Il y a le charme des patois qui expriment les races, la saveur des plats du coin et des vins du cru...

Tu dis que cela va trop vite, qu'on se hâte comme des fous, qu'on perd le temps qu'on croit gagner?

Non encore! Evidemment, il existe des vandales qui ne cherchent qu'à aller vite d'un endroit à l'autre. Ils ne voyagent pas, ils ne se baladent pas, ils font une espèce de géométrie épuisante et stérile. Mais les automobilistes conscients des immenses possibilités que leur accorde leur machine n'agissent pas ainsi.

Ils savent que c'est à petites journées qu'on utilise le mieux les semaines, et qu'en vacances itinérantes, le temps cesse d'être de l'argent.

Ils ne recherchent pas les violents cocktails d'impressions.

Tout simplement, l'âme ingénue, les yeux neufs, ils vont, par les routes de leur pays, au gré de leur fantaisie, afin d'apprendre à le bien connaître, et aussi à le mieux aimer.

J. Peitrequin.

EN L'HONNEUR DE M. IGNACE PADEREWSKI



La Municipalité de Lausanne a remis solennellement, samedi 8 juillet, le diplôme de bourgeois d'honneur à M. le président Paderewski. Au nombre des hôtes se trouvaient M. le président de la Confédération, et Mme Schulthess; M. le conseiller fédéral Motta et la Municipalité de Lausanne *in corpore*.

A. M. Gaillard, syndic de Lausanne, incombait l'honneur d'adresser à M. Paderewski, au nom de notre ville, un témoignage de respect, de sympathie et d'admiration.

Visiblement ému, M. Paderewski répondit par une charmante allocution. Il rappela que c'est en décembre 1889 qu'il fit sa première visite à

Lausanne. Les jardins y étaient un peu plus nombreux, les maisons plus clairsemées et moins élevées qu'aujourd'hui. Son séjour fut on ne peut plus agréable. « En me conférant la bourgeoisie d'honneur, dit-il, vous venez de me donner la preuve la plus précieuse de votre estime, la plus haute marque de distinction que je pouvais recevoir de votre part. J'en suis touché jusqu'au plus profond de mon être. »

M. Schulthess, président de la Confédération, dit : « Mon pays ne décerne ni ordre, ni décoration. Il a une façon plus modeste de témoigner sa sympathie et sa reconnaissance aux hôtes qu'il aime. Il les accueille parmi ses enfants. C'est ce que fit la capitale du canton de Vaud en vous conférant, Monsieur, la bourgeoisie d'honneur. Cette distinction, la seule que la Suisse puisse offrir, n'a peut-être pas l'éclat de celles qui vous sont échues au cours de votre brillante carrière. Mais elle est l'expression sincère d'une profonde amitié et d'une grande admiration. Aussi suis-je enchanté de l'initiative prise par la ville de Lausanne et je l'en félicite de tout cœur.

« Peu d'hommes ont connu les succès et les triomphes que remportèrent votre incomparable talent et votre labeur incessant. Pour nous, vous êtes avant tout l'artiste merveilleux dont on a pu dire que l'œuvre est la création d'un grand poète de la musique. Mais vous êtes aussi un remarquable orateur, et c'est à juste titre qu'un Français, lui-même maître de l'éloquence, aurait déclaré en vous écoutant : « Je voudrais bien jouer du piano comme il parle. »

« Je souhaite au demeurant que vous restiez chez nous longtemps encore, s'écria l'orateur en terminant, et que vous y passiez des années bonnes et heureuses. »

Reprenant la parole, M. Paderewski ajouta encore ceci :

« Le premier devoir de l'étranger que le destin appelle à vivre parmi les hommes d'une autre race est de se faire pardonner son extraction, sa provenance. Il ne doit pas chercher à propager les idées et les doctrines contraires au pays dont il reçoit l'hospitalité. Il doit s'abstenir de toute espèce, de toute velléité de prosélytisme. Il n'a qu'à s'adapter au milieu, à son ambiance; il n'a qu'à obéir aux lois, à respecter les traditions et les mœurs et à aimer les hommes. Et il n'est pas difficile d'obéir aux lois quand elles sont équitables, de respecter les traditions et les mœurs quand elles sont nobles, belles et pures et d'aimer les hommes quand ils sont bons, comme chez vous.

Trente-six années se sont écoulées depuis le jour où le sort m'a amené vers vous. J'ai vécu heureux dans ce pays, au milieu de ses habitants, car vraiment je ne connais ni pays plus beau, ni hommes meilleurs. J'ai vécu heureux car de tout ce long séjour, je n'ai souffert que par ses fréquentes mais obligatoires solutions de continuité. »

En terminant, M. de Paderewski remercia ses hôtes et exprima à M. Schulthess sa gratitude profonde.

OU PASSER NOS VACANCES ?

C'est bien la question aux mille solutions que se posent actuellement la plupart de ceux qui n'ont pas encore disposé de leur quinzaine ou de leur mois de repos annuel. Et certes, le choix, pour ceux du moins que de chères habitudes n'appellent pas en un endroit aimé et préféré à tous autres, n'est pas facile, tant l'offre est nombreuse et variée. Une préoccupation domine cependant chez beaucoup, sinon presque tous : trouver le lieu de séjour agréable et bienfaisant dont les exigences financières ne grèveront pas trop un budget élaboré au plus près de disponibilités quelque peu restreintes par cette crise que l'on cherchera précisément à oublier. Et voilà que, pour qui veut bien se renseigner, la Suisse, en toutes ses parties, apparaît comme l'ensemble de solutions répondant aux désirs de tous et de chacun, grâce aux actuelles facilités de transport, aux commodités de voyage, aux tarifs abaissés partout, à la possibilité enfin d'apprécier à bon compte les qualités proverbiales de l'hôtellerie suisse que, jusqu'ici l'étranger connaissait mieux que la Suisse lui-même. Celui-ci, bien souvent, persuadé de la beauté incalculable de son pays, se contente en effet d'y croire, avec preuves photographiques à l'appui, sans avoir